

Le paradoxe de la machine. Espace social, espace technologique

Stéphane Hugon

Sociologue, enseignant à l'Université Descartes-Sorbonne,
membre du Ceaq, animateur du Groupe de Recherche et
d'Etude sur la Technique et le Quotidien.

Resumo

A questão da apropriação social da técnica na vida quotidiana parece ainda mais relevante na medida em que emerge num momento de nossa história dominado por uma postura crítica que faz da máquina um vetor de estandardização do tempo, dos objetos e das relações humanas. Contudo, é preciso atentar para outras situações, da ordem do banal, sobretudo para as que dizem respeito às tecnologias de comunicação, para as quais é preciso admitir uma capacidade de conectividade e de por em relação, cujos potenciais sociais são às vezes inesperados.

Palavras-chave: tecnologia; quotidiano; apropriação; espaço social; imaginário.

Resumé

La question de l'appropriation sociale de la technique dans la vie quotidienne semble d'autant plus entière qu'elle émerge à un moment de notre histoire où dominerait une posture critique faisant de la machine le vecteur de standardisation du temps, des objets et des relations humaines. Il faut pourtant savoir se rendre attentif à des situations autres, dans l'ordre du banal, notamment dans toutes ces technologies de communications, pour lesquelles il faut bien admettre cette capacité de connectivité et de mise en relations, avec ses potentiels sociaux parfois inattendus.

Mots-clés : technique ; quotidien ; appropriation ; espace social ; imaginaire.

Introduction

Notre société connaît aujourd'hui ce curieux paradoxe de céder, d'une part, à une forme de fascination pour tous les objets techniques, tout en alimentant une véritable aversion pour les imaginaires de la machine, de l'industrie et de la mécanique. Ainsi, les jeunes générations, ont intégré le technique dans une grande part de leurs expériences quotidiennes par le biais des objets de communication notamment, alors qu'elle cultivent un discours technophobe, et alimentent une certaine perte de confiance dans les promesses technologiques.

Il y a là la manifestation d'une contradiction. Il convient de porter un regard plus assidu sur cette apparente erreur afin de tenter de comprendre et de remettre en perspective ce phénomène. La question de l'appropriation sociale de la technique dans la vie quotidienne, en dépit de son hostilité dans les discours et les représentations, semble d'autant plus entière, qu'elle émerge à un moment de notre histoire où dominerait une posture critique faisant de la machine le vecteur de standardisation du temps, des objets et des relations humaines.

Il faut pourtant savoir se rendre attentif à des situations autres, dans l'ordre du banal, et pour lesquelles la machine est justement ce qui permet à l'individu de devenir pleinement lui-même dans la relation à autrui, notamment dans toutes ces technologies de communications, pour lesquelles il faut bien admettre cette capacité de connectivité et de mise en relations, avec ses potentiels sociaux parfois inattendus. Ceux-ci sont à proprement parler des expériences sociales, qui obligent à se redéployer et par là, comme le dit Durkheim, « à raffermir, à intervalles réguliers, les sentiments collectifs et les idées collectives qui font [son] unité et sa personnalité.(1) ». Pour tenter de comprendre ce qui fait ouverture dans ces outils de communication pour les publics qui s'y investissent, nous confronterons les textes au contexte, les auteurs aux usagers.

Technique et Culture

Le premier moyen de s'en approcher serait de revenir sur une question fondamentale - la co-détermination de la technique et de la culture dont parle Leroy-Gourhan (2). Elle est celle qui a permis d'associer la technique et la Modernité, et qui en fait *a fortiori* un marqueur important de toute culture, selon l'ampleur de sa place et de son appropriation. Ceci est tout particulièrement juste pour le terrain des relations sur l'Internet, pour lequel on sait que la présence et la considération accordées à la machine sont évidemment très importantes.

Parler de présence, c'est déjà relativiser et rapporter le mode d'existence de la machine à la culture dans laquelle elle prend place. Sur un plan presque ethnographique, on peut remarquer la place des objets techniques et leur réception dans notre quotidien. Il en est qui, à notre insu parfois, ont pris place et rôle, c'est-à-dire ont annexé, capté des positions, notamment dans l'espace domestique. Pensons au téléphone, à la télévision, ou autrefois à la TSF. J. Baudrillard a parlé de la télévision comme d'un *objet monument* (3), dont il remarquera les différentes places, selon l'importance accordée : position

manifeste et ostentatoire pour les classes populaires, discrétion voire disparition pour les classes aisées.

Après une trentaine d'année d'intrusion de la télévision dans les intérieurs, il est courant désormais de commenter son importance, soit comme objet irradiant un foyer lorsqu'elle se fait iconostase, soit alors de manière plus conviviale en garantissant un invité permanent – en tenue correcte – à sa table pour ne plus jamais dîner seul. Soit encore comme objet signe de ralliement – avec une mise en abîme du détail technique – à un groupe social de référence. Au-delà de ce que le Baudrillard de 1972 établit comme un marqueur de *classe*, notons avec lui cette « discrimination théorique qui oppose les pratiques rituelles centrées sur l'objet aux pratiques rationnelles centrées sur la fonction et le sens » (4). Souvenons nous aussi, avec P. Flichy (5), comment la synchronisation de l'arrivée des postes radio à transistor, c'est-à-dire des objets légers et transportables, que l'on pouvait donc emporter à l'abri des oreilles parentales, s'est ajustée avec le besoin pour une génération de marquer une rupture par rapport à la culture de ses parents, et donc de faire éclater le public premier de la radio. Est-ce l'émergence d'une culture subversive des années soixante qui provoque la nécessité de l'évolution des postes de radio, ou à l'inverse un supposé progrès technique qui libère et émancipe une jeunesse ? La même question fonctionne pour les cathédrales. Sont-elles l'expression d'un besoin d'élévation qui leur est antérieur, ou ne sont elles que les conséquences d'un progrès aveugle des techniques de l'architecture et du bâtiment ?

Reste pour nous que la raison d'être des objets techniques ne se limite pas bien entendu à leurs seules fonctionnalités. L'imaginaire qui devance généralement l'accueil d'un objet dans un espace social est déjà, nous le savons avec Spengler, l'emprise de la réalité technique. Remarquons donc combien leurs mise en place ne dépend pas seulement d'une objectivité d'usage, ou des aménagements ergonomiques du dispositif, pour des fins d'efficacité, mais bien plutôt comment ce type d'organisation tient à la fois de la célébration, de la superstition, du liturgique, et en tout cas, de la croyance qui, avant même de le brancher à la prise de courant, charge l'objet technique, d'une puissance symbolique qui influe directement sur les comportements et les relations mutuelles des usagers. Baudrillard dit encore, à propos du poste de télévision : « Parce qu'il est un gage, l'appropriation de l'objet ne se prolonge pas par une pratique rationnelle mais, logiquement, par sa démonstration continuelle, selon un processus d'ostentation quasi religieuse » (6). De ce point de vue, la puissance totémique de l'objet est totale, elle va jouer à plein. Rapportons quelques témoignages:

« Bon, c'est vrai, moi je suis très techno, quoi, j'aime bien ça. Depuis longtemps, déjà j'étais bien branché sur les belles machines, le Trinitron par exemple, je l'ai eu tout de suite, bon c'était y a quinze ans... Mais depuis longtemps ça me branche bien, quoi. C'est une belle machine, t'as pas honte à la mettre chez toi comme ça... Tout de suite, comme ça, tu vois que c'est une belle télé. Bon maintenant moi, côté technologie, je suis assez à l'affût de ce qui sort. »

La force de l'objet devance déjà sa pure fonctionnalité. Et cette force attractive ne se réduit pas à une plus-value publicitaire. Elle déborde et devance véritablement l'objectivité. Même si ceci n'apparaît qu'à la marge dans le déclaratif des usagers, nous avons ici l'indice de l'actualité d'un questionnement plus large que M. Mauss avait bien identifié, et qui fait débat depuis lors, la difficile ligne de démarcation entre la technique et le rite. Comme nous le disions, la technique ne se réduit pas à l'objet et au dispositif utilitaire. Plus que cela, elle pourrait même s'étendre, aux techniques mentales, aux ruses, aux stratégies, mais aussi, nous le savons avec Foucault, aux techniques de soi et du corps. C'est d'ailleurs des *techniques du corps* (7) dont parle M. Mauss. Il entend par là les gestes qui font culture – la marche, la démarche, les modes d'apprentissage. Et il prend soin de rappeler d'éviter cette erreur « de ne considérer qu'il y n'a technique que quand il y a instrument. » (8). Il énonce alors clairement cet « *habitus* » qui permet à ceux qui constituent une communauté de pratiques de sentir ce qui les rassemble, plus ou moins consciemment. Mauss en dit ceci :

Ces « habitudes » varient non pas simplement avec les individus et leurs imitations, elles varient surtout avec les sociétés, les éducations, les convenances et les modes, les prestiges. Il faut y voir des techniques et l'ouvrage de la raison pratique collective et individuelle, là où on ne voit d'ordinaire que l'âme et ses facultés de répétition» (9).

Cette raison pratique collective et individuelle est partie prenante de la technique telle que nous l'abordons ici. Et ceci marque donc une proximité de sens entre l'ustensile et la manière de faire. Sur les personnes en situation travail, pour lesquelles le signe de la posture de travail est donné par le fait d'être assis à son bureau devant son ordinateur, ce phénomène est très marquant. Et il y a là manifestement une dimension normative dans la posture au travail. Certains témoignages évoquent des épisodes vécus, notamment dans des entreprises qui ont organisés leurs locaux en bureaux de manière dite paysagée, c'est-à-dire que tous les collaborateurs travaillent dans une seule et grande pièce, sans cloisons et sans compartiments. Seules des limites symboliques sont marquées par des claustras qui séparent les personnes à partir du niveau du bureau jusqu'à une hauteur d'une quarantaine de centimètres, ce qui ne permet pas, bien entendu, de s'isoler, ni visuellement, ni phoniquement. Peut-être peut-on y voir une stratégie d'encadrement panoptical ou autre expression du disciplinaire foucauldien, il s'en suit que toute personne qui a une posture autre qu'assise devant son écran s'offre immédiatement au regard des autres. De même pour quelqu'un qui parlerait trop fort au téléphone, ou qui serait absent, ou tout simplement debout. Les témoignages montrent pourtant qu'une stratégie d'échappatoire consiste justement à opter pour une attitude qui se fonde dans le modèle, faire comme si on était là, tout en ayant une activité toute autre par le biais de son ordinateur. Notons, à la marge, comment dans ce dispositif, la subversion consiste non pas à s'opposer au système, mais à s'y glisser par *duplicité*. Ici, la technique assujettit, et libère, paradoxalement.

« - Bon ça dépend, mais y a des jours où je peux passer presque trois heures

sur Cara [Caramail, un service de *chat* sur Internet, NDR]...

– *De votre lieu de travail?*

– *Oui du bureau, oui. C'est même assez courant. Ça veut pas dire que je dialogue tout le temps, pendant tout ce temps là quoi, mais ça se fait par des moments, comme ça. Mais bon, mis bout à bout, ça fait peut faire pas mal de temps (rires).*

– *Et vous n'êtes pas inquiétée ou surveillée? Le fait d'être au bureau, ça ne gêne pas les échanges que vous avez?*

– *Déjà, eux [les correspondants avec qui elle dialogue, NDR], ils le savent pas, que je suis au bureau, ils le savent pas. Ils savent pas grand chose d'ailleurs (rires). Mais bon, en même temps, ils connaissent aussi des trucs que je dis qu'à eux...*

– *Mais dans votre bureau, vous n'êtes pas dérangée?*

– *Bah. Le téléphone sonne, je réponds..., mes mails professionnels, j'y réponds aussi. Quelqu'un vient, bon, Natacha vient me demander un truc, ça change rien. A priori, je suis là, devant mon ordi, le travail est fait, qui sait que je suis sur Cara, personne, personne le sait, c'est pas écrit sur mon front : je suis sur Cara, regardez-moi! (Rires) »*

Cette simulation montre donc, de manière ici inversée ou par défaut, combien la posture peut devancer l'usage réel, et combien le geste peut primer afin de se faire le témoin d'une adhésion à la culture qui le porte. Ici, adopter la bonne posture devant son ordinateur, c'est déjà s'intégrer dans le groupe qui se constitue comme étant en train de travailler, c'est « jouer le jeu », et donc faire corps au collectif, par l'effectuation, même simulée dans ce cas, d'un geste qui précisément est l'objet d'une ritualisation. Il faut donner ici au terme ritualisation le sens d'un geste qui initialement à une finalité fonctionnelle, mais qui se réduit peu à peu afin de laisser émerger une dimension symbolique qui est à la fois une forme d'anamnèse – répéter une habitude, tracer une continuité par répétition du même, exercer la prophétie auto-réalisatrice du ressouvenir collectif – tout en étant également un éloge et une participation à la cohésion du groupe de ceux qui pratiquent ce même geste. Le geste fait ici culture, comme imitation, et modèle à répéter. (Des études sur la culture ouvrière ont d'ailleurs bien montré l'ambiguïté du geste et du maniement technique, espace d'émancipation et d'expression d'appartenance communautaire, mais aussi signe de l'enfermement et de la fonctionnalisation de soi que l'on sait. Souvenons-nous à ce propos du débat interne au corpus marxiste qui questionne une hétérogénéité de la classe ouvrière et l'existence d'une « *aristocratie ouvrière* » qui au-delà de l'interprétation en terme de risques de scission (10), fait apparaître résiduellement l'idée de la spécificité d'une micro culture du geste et du rapport au technique.)

D'autres témoignages font état de gestes qui n'ont pas pour effet d'occasionner une conséquence directe d'ordre utilitaire, mais qui se répètent

comme signes – ou signatures – d’une culture professionnelle, ou de l’adhésion à un groupe ou une équipe de travail. Ces gestes, que l’on voit ici déborder la seule fonctionnalité utilitaire, dans le cadre du travail devant un ordinateur, illustrent d’autres gestes et d’autres interactions avec les machines et les objets dans le cadre d’une *raison pratique collective* qui se fait le témoin de la culture du groupe qui le porte, et du moment social où il se déroule. On peut dire aussi que ces gestes, sur un plan presque éthologique, constituent tout un vocabulaire kinesthésique, qui s’enseigne, ou se transmet de manière muette par imitation, en tout cas fait société chez ceux qui s’y reconnaissent. Mauss avait bien repéré cette dimension. De même qu’il n’existe pas de « *façon naturelle chez l’adulte* » (11) et que cette façon est toujours porteuse d’une culture et d’une tradition, M. Mauss indique que « *Acte technique, acte physique, acte magico-religieux sont confondus pour l’agent* » (12). Et ceci prend une dimension particulière dans le présent cas de la manipulation d’objets informatiques par des personnes qui sont la plupart du temps autodidactes. A ce propos, à une interviewée dont je remarque qu’elle allume sa machine et les différents périphériques dans un ordre précis, je demande : « - *Vous les allumez toujours de la même manière? – Ben oui, j’ai toujours vu faire ça comme ça.* [C’est moi qui souligne] *Au bureau c’est pareil, on les allume toujours comme ça. D’abord le pc, et après l’imprimante, non, d’abord le modem, le pc et l’imprimante.* »

Dès lors, les interactions et les gestes qui accompagnent l’objet technique ne se limitent plus à une intention purement rationnelle, et l’on peut concevoir que la présence à la machine peut être accompagnée de gestes nus qui n’ont de sens que pour celui ou ceux qui attendent de cette expérience le fait de les reconforter dans leur identité collective. On remarque ici une piste d’interprétation assez classique en sociologie, mais peut-être moins courante pour ce qui est de la technique, et l’on retrouve ainsi la voie ouverte par S. Moscovici qui resitue le savoir scientifique et technique comme partie intégrante de la culture. Disons-le, il y a peut-être ici, à l’extrême, une manière de relativiser l’excès de l’analyse purement utilitaire en rejoignant l’interprétation du rapport à l’objet, fût-il technique, à partir d’une sociologie des croyances. En effet, s’il l’on considère la disproportion de temps engagé, d’espérance, et de réassurance que suscite l’objet informatique, et la manière dont il peut produire cohésion et cohérence de certains groupes, en tout cas ceux que nous avons rencontrés, alors il semble logique d’évoquer, comme un horizon d’attente et à titre purement heuristique, ce que l’analogie totémique pourrait apporter à notre question. En clair, il y aurait autour et avec la technique un ensemble de gestes, de manipulations, et de comportements qui ne seraient pas directement liés fonctionnellement à l’efficacité concrète du processus utilitaire, mais dont la raison d’être résiderait dans la croyance des usagers, et dans la volonté inconsciente de la prolonger. De ce point de vue, et si ces processus de causalités débordent ce que Mauss lui-même

délimite comme à l'intérieur du domaine de la technique, c'est que nous pouvons les classer, toujours selon lui, comme des rites. Car Mauss définit ainsi ce que peut être l'acte technique :

« Mais quelle est la différence entre l'acte traditionnel efficace de la religion, l'acte traditionnel, efficace, symbolique, juridique, les actes de la vie en commun, les actes moraux d'une part, et l'acte traditionnel des techniques d'autre part ? C'est que celui-ci est senti par l'auteur comme un acte d'ordre mécanique, physique ou physico-chimique et qu'il est poursuivi dans ce but. »

Il faut ici souligner que les machines, notamment les ordinateurs, sont caractérisées par le fait qu'ils sont des objets très complexes, avec des possibilités très avancées. Il se trouve que ces outils sont utilisés sur une partie très réduite de leurs possibilités réelles. Il nous a été rapporté par un informaticien développeur chez un éditeur de logiciels que l'utilisateur moyen mobilise moins de trois pour cent des capacités réelles dans le cas des applications bureautiques. D'autre part, ces outils sont conçus pour être les plus polyvalents possibles, pour des raisons de rentabilité économique d'abord, mais surtout afin d'être « compris » et utilisés par un public le plus large possible. Cela signifie que l'objet doit permettre de s'offrir, de se laisser utiliser, et doit donc réagir efficacement dans des situations d'utilisations parfois très éloignées des cas types pour lesquelles ils ont été conçus.

Sur un plan sociologique, nous pourrions dire que ces machines doivent donc pouvoir accueillir les projections imaginaires et les cultures de faire les plus larges possibles. Si les outils techniques sont des espaces de projection qui doivent pouvoir réagir par des référents imaginaires très larges, cela signifie pour nous, de fait, que les utilisateurs, en général très peu formés, et souvent autodidactes, vont déconstruire et reconstruire les modes d'emploi en fonction des expériences passées et acquises. La machine devient alors un espace de projection et de superposition, entraînant probablement des conflits dans les interprétations causales perçues par les usagers. Clairement, les logiques pour lesquelles l'ordinateur « *marche ou ne marche pas* » seront très variées. Et comme avec certaines autres machines dont on ne comprend pas la logique interne, on a parfois des excès d'agacement ou de colère. On peut supposer que plus la culture du concepteur de la machine diffère de celle de l'utilisateur final, plus la sous-utilisation, ou l'utilisation dans un sens détourné est probable. Plus la machine est destinée à un public large, moins elle devra se spécialiser – le marché de l'informatique prend ici donc une dimension historique tant il fait date dans l'histoire sociale des outils. Et donc encore, plus la part du geste et de la compréhension du processus de l'outil en sera engagée vers des surinterprétations. Ce déploiement des outils techniques de plus en plus sophistiqués ouvre donc à une réception sociale qui d'une part s'éloigne de la logique initiale de l'objet, puis de fait, par autoformation, produit une compétence qui est soumise à des imaginaires et des entendements spécifiques. De fait, l'objet devient le réceptacle d'un imaginaire nouveau et croissant.

Reste en fin de course que le phénomène de *standard de fait*, notion très utilisée chez les industriels, se fait jour. Aujourd'hui, la plupart des standards techniques s'imposent, non pas parce qu'ils sont les meilleurs techniquement, mais parce qu'ils conservent en eux et témoignent d'une capacité à se faire reconnaître dans un imaginaire référentiel. (Voir les exemples des standards de magnétoscopes dans les années quatre-vingt, entre VHS et V2000, ou plus proche de nous la logique des systèmes d'exploitation Windows ou Mac OS, ou l'usage de la souris.)

Constatons encore ici que les innovations industrielles confrontées à une acceptabilité sociale intègrent alors en amont le ferment imaginaire qui donne vie et réalité sociale à l'objet dans la manière où il sera (in)utilisé, pour reprendre le terme d'Asger Jorn. Ce qui confirmerait que dans un monde de plus en plus confronté à la technologie, celle-ci agirait plus par l'imaginaire qu'elle suscite et qu'elle déploie, plutôt que par son effectuation utilitaire. Cette situation autorise donc le paradoxe de la fascination et de l'aversion à l'objet technologique.

Notes

1. Durkheim, Emile, *Les formes élémentaires de la vie religieuse*, Présentation, Maffesoli Michel, LGF, Livre de Poche, Paris, 1991, p. 708.
2. Leroy-Gourhan, *Le geste et parole*, Albin-Michel, T.1-2, Paris, 1964.
3. Baudrillard, Jean, *Pour une critique de l'économie politique du signe*, Gallimard, Paris, 1972, p. 49.
4. Baudrillard, Jean, *ibid.*
5. Flichy, Patrice, *Une histoire de la communication moderne*, P.U.G., Grenoble, 1991.
6. Baudrillard, Jean, *ibid.*
7. Mauss, Marcel, *Les Techniques du corps*, in *Journal de Psychologie*, XXXII, n° 3-4, 15 mars - 15 avril 1936. Communication présentée à la Société de Psychologie le 17 mai 1934.
8. Mauss, Marcel, *ibid.*
9. Mauss, Marcel, *ibid.*
10. Consulter sur ce point le site de la revue Etudes marxistes. <http://marx.be/FR/AutresDocuments/Sommaire.htm> , notamment : Lénine, L'impérialisme, stade supérieur du capitalisme. Préface à l'édition française et allemande. Moscou, 1989.
11. Mauss, Marcel, *Les Techniques du corps*, in *Journal de Psychologie*, XXXII, n° 3-4, 15 mars - 15 avril 1936. Communication présentée à la Société de Psychologie le 17 mai 1934.
12. Mauss, Marcel, *ibid.*

Bibliographie

- BAUDRILLARD, Jean. *Pour une critique de l'économie politique du signe*, Gallimard, Paris, 1972, p. 49.
- DURKHEIM, Emile. *Les formes élémentaires de la vie religieuse*, Présentation, Maffesoli Michel, LGF,
- FLICHY, Patrice. *Une histoire de la communication moderne*, P.U.G., Grenoble, 1991. Livre de Poche, Paris, 1991.
- LEROY-GOURHAN. *Le geste et parole*, Albin-Michel, T.1-2, Paris, 1964.
- MAUSS, Marcel. *Les Techniques du corps*, in *Journal de Psychologie*, XXXII, n° 3-4, 15 mars - 15 avril 1936. Communication présentée à la Société de Psychologie le 17 mai 1934.